

le patrimoine fécond de notre nature (1), son témoignage est confirmé d'une manière éclatante par les peuples mêmes qui dissipaient honteusement les trésors spirituels placés dans leur berceau. A mesure que les recherches de nos savants illuminent les ténèbres de l'antiquité, il devient en effet de plus en plus manifeste que les faux cultes et les mythologies du Paganisme étaient, comme les hérésies modernes, des altérations d'une foi pure et divine. Si monstrueuses que soient le plus souvent ces altérations, l'empreinte auguste des vérités primordiales est encore visible sous les erreurs et abus qui l'ont défigurée (2).

(1) Voyez les notes à la fin du volume.

(2) Voyez les notes à la fin du volume.

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet.

§ I.

Syncretisme payen.

Nous avons exposé les erreurs insinuées plus ou moins nettement par MM. Cousin, Damiron et Jouffroy, concernant les origines de l'espèce humaine, son état primitif et la religion qu'elle dut professer d'abord. Il nous faut étudier maintenant les idées de ces philosophes sur le développement historique de la Religion.

I.—Ici, comme presque partout, M. Cousin s'est à peu près contenté de traduire, de suggérer ou de supposer les théories développées par ses maîtres d'outre-Rhin. Pour éclaircir ce qu'il y a d'obscur et d'incomplet dans son enseignement *exotérique*, nous devons donc, suivant notre méthode habituelle, nous faire initier d'abord à son enseignement *ésotérique*. Schelling et Hegel seront nos initiateurs.

D'après Schelling, chaque peuple de l'antiquité a contribué pour sa part à la formation de notre

symbole, et les religions payennes étaient comme les divers chapitres d'une vaste introduction au Christianisme (1). Les oracles et les mythologies, la divination et le *Prophétisme* n'ont eu qu'une seule et même origine. C'étaient là des produits également nécessaires de l'esprit humain.

Telle est, en substance, la théorie dont le philosophe allemand avait déjà posé les bases dans plusieurs ouvrages (2), lorsque M. Cousin alla, en 1818,

(1) Pour l'appréciation de ces paradoxes, il faut méditer surtout l'immortel ouvrage de LALAND, *Nouvelle démonstration évangélique*, réimprimé par M. Migne, dans sa *Collection des Démonstrations évangéliques*, t. VII, in-4°.

(2) *Philosophie et Religion* (1804). — *Des Divinités de Samothrace* (1815). — Du reste ces erreurs ne sont point particulières à Schelling, qui leur a donné seulement une forme nouvelle. Spinoza et Lessing, pour lesquels M. Cousin professe une vive admiration, les avaient enseignées au XVIII^e siècle et au XVIII^e. On trouve même le germe de ces erreurs dans le Syncretisme de plusieurs gnostiques et néoplatoniciens. Citons seulement ici une phrase de Lessing : « Pourquoï, dit-il, ne pas considérer uniquement, dans toutes les religions positives, la marche suivant laquelle l'entendement humain se développe en chaque lieu, en chaque temps, et se développera encore dans l'avenir, plutôt que de sourire ou de nous irriter contre une d'elles? Cette haine, ce dédain, rien, dans le meilleur des mondes, ne les mérite. Seules, les religions les mériteraient? Dieu n'aurait partout sa main en jeu, excepté dans nos ERREURS? » — (*L'Éducation de l'Humanité*, préface). — L'optimisme, le syncretisme et le scepticisme religieux de nos historiens philosophes percent tout à la fois dans ces courtes phrases. Faut-il s'étonner,

passer un mois auprès de lui, pour se faire initier à ses doctrines. Depuis cette époque, Schelling a modifié quelques-unes de ses théories psychologiques et ontologiques; mais il n'a rien changé d'important aux idées historiques que nous venons de résumer. Il admet, à la vérité, une sorte de péché originel, et il semble quelquefois attribuer les mythologies payennes aux puissances désordonnées qui s'agitaient dans le sein de l'humanité déchue : or, en cela, il est peut-être plus orthodoxe que son disciple français. Mais, à l'en croire, ces mythologies étaient nécessaires; il ne faut donc pas condamner le Paganisme; car il était une conséquence fatale de la chute, et, en même temps, une réhabilitation progressive. Les cultes idolâtriques forment en effet une série ascendante d'initiations plus en plus lumineuses; et, sans cette préparation universelle, la doctrine chrétienne n'aurait pu se développer. Aussi toutes les religions antiques ont-elles été inspirées

après cela, que M. Cousin ait exalté, comme un *chef-d'œuvre*, le petit traité où Lessing a développé ces paroles insidieuses (*Introduction à l'hist. de la Phil.*, 11^e leçon, p. 56.)? — Le livre de B. CONSTANT sur la Religion aboutit pareillement à une justification sceptique de tous les faux cultes. — Cfr *De la Religion considérée dans sa source, dans ses formes et ses développements*, et l'excellente critique que l'abbé Rosmini a faite de cet ouvrage dans ses *Fragmentes d'une histoire de l'impéité*. — Les Déistes anglais avaient déjà tenté de réhabiliter le Paganisme (V. HERBERT DE CHURCHILL, *De Religione Gentilium*).

par le *Démurge* ou Verbe rédempteur. — « Évidemment, ce n'est pas là ce que pense le Christianisme; l'idolâtrie et le péché sont pour lui même chose.... D'un autre côté, M. Schelling n'est pas plus orthodoxe dans ses vues sur le Judaïsme. A vrai dire, on ne sait guère à quoi demeure bon un peuple élu, une fois que les mythologies annoncent et préparent le Christianisme. M. Schelling se montre fort embarrassé de ce qu'il en doit faire (1). »

Ce syncrétisme payen ressort plus manifestement encore dans les spéculations historiques de Hegel. Suivant cet autre maître de M. Cousin, comme suivant Schelling, les diverses religions qui ont apparu sur la terre jusqu'à ce jour forment une révélation progressive, continue et universelle; elles expriment le développement, le mouvement de l'essence divine; elles en sont les phases diverses. Telle ou telle religion ne saurait être égale à la conception de Dieu; mais les religions ne cessent de se compléter, en s'ajoutant les unes aux autres; et ainsi elles tendent à préparer dans l'avenir un système religieux adéquat à cette conception. Manou, Vyasa, Bouddha, Zoroastre, Orphée, etc., étaient donc des prophètes (2) comme Moïse, Isaïe et Daniel; car chacun

(1) *Lenaux, Revue des Deux-Mondes*, janvier 1843.

(2) M. Quinet a développé aussi cette théorie dans son *Génie des Religions*. « Toute prophétie, dit-il, n'est pas renfermée dans

d'eux a contribué, pour sa part, à la révélation de l'idée absolue; et, si le Christ les a surpassés, il n'a été pourtant que leur continuateur.

II. — Si nous avons été compris, on reconnaîtra sans peine que tel est aussi le point de vue auquel vont aboutir, plus ou moins directement, les principales théories de M. Cousin. Tâchons de faire ressortir encore ce fait important.

Qu'est-ce que la Révélation d'après le chef de l'école éclectique? Ce n'est pas un acte surnaturel qui ait eu lieu deux ou trois fois pour ne plus se reproduire; mais c'est au contraire un fait continu et vulgaire; car ce n'est rien autre chose que le développement spontané de l'esprit humain; or, la spontanéité de la raison a dû se manifester dans les temps anciens comme dans les temps modernes, dans la Chine, dans l'Hindoustan, partout en un mot aussi

« Jérusalem.... Les lions couronnés de Persépolis, les sphinx d'Égypte, prophétisent comme les dragons d'Isaïe; » p. 98. — Spinoza avait enseigné, dans un langage moins poétique, la même doctrine syncrétiste au chapitre III de son *Traité Théologico-politique*. — Si l'on se bornait à dire que la Providence n'a jamais abandonné les Gentils, et qu'on retrouve, dans les traditions de l'antiquité payenne, des vestiges plus ou moins obscurs de toutes les vérités religieuses primitivement révélées; cela serait parfaitement exact. Mais on ne s'arrête pas là; on essaie de réhabiliter les cultes païens, que l'on ose appeler « l'Ancien-Testament du Monde profane » (*Génie des Religions, ibid.*); puis, on réduit toute révélation au développement naturel de l'esprit humain.

bien qu'en Palestine. « L'humanité est inspirée, dit M. Cousin; le souffle divin qui est en elle lui révèle toujours et partout toutes les vérités sous une forme ou sous une autre, selon les temps et selon les lieux (1). » — « La raison est à la lettre une révélation, une révélation nécessaire et universelle qui n'a manqué à aucun homme, etc. (2). » — Si l'humanité en masse est inspirée, si la raison est une révélation universelle et continue, si cette inspiration, cette révélation manifestent à chaque peuple et à chaque époque toutes les vérités, n'est-il pas naturel d'en conclure que les religions produites d'âge en âge par l'esprit humain, sont toutes vraies au fond, toutes légitimes, toutes divinement inspirées?

En effet, suivant M. Cousin, la raison spontanée ne nous révèle pas seulement ces premières vérités, qui sont comme le patrimoine inaliénable de toutes les intelligences, et sur lesquelles il ne put jamais y avoir ni erreur, ni ignorance, ni doute sérieux; mais c'est aussi dans cette révélation, à la fois divine et humaine, qu'il faut chercher l'origine sacrée des prophéties, des pontificats et des cultes (3). Or, dans les pas-

(1) « L'âme de l'humanité, ajoute-t-il, est une âme poétique, qui découvre en elle les secrets des êtres et les exprime en des chants prophétiques qui retentissent d'âge en âge. » (*Fragm. phil.*, t. I, p. 80.)

(2) *Ibidem*, p. 78.

(3) « L'affirmation absolue de la vérité sans réflexion, l'inspiration, l'enthousiasme est une révélation véritable. Voilà pour-

sages où M. Cousin émet cette théorie, nous ne trouvons jamais aucune distinction, aucune réserve. Notre philosophe craindrait sans doute de paraître intolérant, s'il ne confondait pas ensemble tous les prophètes vrais ou faux, tous les pontificats et tous les cultes, sans nulle restriction. Ses paroles sont donc générales, absolues: elles peuvent s'appliquer indifféremment à Isaïe et à Daniel, comme aux aruspices, qui lisaient l'avenir dans les entrailles des poulets sacrés; au culte de Siva ou de Fo, comme à celui du Christ; aux Brahmanes, comme à la tribu de Lévi; aux jongleurs Tao-ssés, comme à la Synagogue, et au Lamaisme comme à l'Église catholique. Dans son optimisme philanthropique, notre philosophe ne refuse l'inspiration à personne; et il craint tant de déprécier les religions payennes, qu'il évite toujours de rendre des hommages exclusifs, soit au Judaïsme, soit au Christianisme. Il accorde bien en général qu'il y a des degrés divers dans le don merveilleux de l'inspiration ou de l'intuition spontanée; mais il ne donne jamais ni à la révélation mosaïque, ni à la révélation évangélique, une place à part dans

« quoi, dans le berceau de la civilisation celui qui possède à un plus haut degré que ses semblables le don merveilleux de l'inspiration, passe à leurs yeux pour le confident et l'interprète de Dieu. Il l'est pour les autres, parce qu'il l'est pour lui-même; et il l'est pour lui-même, parce qu'il l'est en effet dans un sens philosophique. Voilà l'origine sacrée des prophéties et des pontificats et des cultes. » (*Introduction à l'hist. de la Phil.*)

la Philosophie de l'histoire ; jamais il ne reconnait en elles un caractère vraiment surnaturel ; jamais surtout il ne les oppose aux fausses révélations du Paganisme, comme on oppose la vérité à l'erreur.

Après cela, serait-il téméraire de soutenir qu'à son point de vue, comme à celui de Schelling et de Hegel, la mythologie payenne et la Bible sont inspirées dans le même sens et de la même manière, sinon au même degré ? N'affirme-t-il pas que la mythologie fut le fruit nécessaire de la réflexion naissante ? Et voyez comme ses théories du syncrétisme et de l'optimisme viennent développer et compléter cette justification du Paganisme ! — L'erreur, dit-il, n'est qu'une vérité incomplète, il n'y a pas d'autre erreur possible : donc une fausse religion est seulement une religion incomplète ; donc le seul tort qu'on puisse lui reprocher avec justice, c'est de se prendre pour la religion absolue, dont elle est un fragment. Les fausses religions servent à donner une représentation adéquate de la vérité religieuse ; donc chacune d'elles est bonne à sa place et dans son temps. Comment n'en serait-il pas ainsi ? C'est la vertu de l'histoire d'emporter tout ce qui n'est pas nécessaire, essentiel et fondamental. Il n'appartient qu'à ce qui est vrai de subsister et de laisser une certaine mémoire. Rien ne dure, que ce qui est nécessaire ; et l'histoire ne s'occupe que de ce qui dure, de ce qui en durant s'organise, se développe et arrive à l'existence historique. Or, le Polythéisme, avec ses formes innombrables, le

Brahmaïsme, le Sivaïsme, le Vishnouïsme, le Bouddhisme, le culte de Jupiter, de Bacchus, de Priape, d'Odin, le Dualisme persan, le Mahométisme, etc., ont occupé une large place dans l'histoire ; ils se sont organisés, développés, ils ont traversé les siècles ; enfin le Fétichisme lui-même règne depuis un temps immémorial chez des peuples nombreux, non seulement parmi les tribus sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie, mais au sein des vieilles civilisations orientales, où il s'est allié avec la métaphysique la plus abstraite. Donc tous ces cultes sont nécessaires ; donc c'est une tentative vaine de vouloir établir la domination d'un seul ; donc il n'y a rien à faire qu'à honorer l'esprit humain, à respecter sa liberté, à constater les lois qui la régèlent et les systèmes fondamentaux qui émanent de ces lois, à compléter enfin l'une par l'autre toutes les religions, sans essayer d'en détruire aucune. La Providence, en effet, n'a pas seulement permis, elle a ordonné (car LA NÉCESSITÉ est le caractère propre et essentiel qui PARTOUT la manifeste) que l'humanité eût un développement régulier. Donc tout est à sa place dans l'histoire ; TOUT Y EST BIEN ; l'humanité a toujours raison. N'est-il pas nécessaire en soi que la nature humaine se développe raisonnablement, et par conséquent qu'elle forme dans son développement quelque chose de régulier, d'harmonique, de systématique (1) ? — Et non seulement chaque culte

(1) Voyez les textes déjà cités pages 99, 100, 101, — 411, 412.

idolâtrique était légitime, dans le temps et dans le lieu où il a régné; mais de plus, il était nécessairement en progrès sur les cultes antérieurs; car « rien ne recule, tout avance (1) ! »

A ce point de vue, les Kings, les Védas, les Pouranas, les livres Zends, etc. doivent être sacrés pour le philosophe, au même titre et dans le même sens que les livres juifs; et, si l'on veut avoir une édition complète de la Bible du Syncrétisme, il faudra y insérer toutes les mythologies payennes.

Il y a plus: qu'on lise attentivement l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie*, et l'on reconnaitra bientôt que M. Cousin attribue beaucoup moins d'importance à l'Ancien-Testament qu'aux mythologies panthéistiques de la Haute-Asie et à l'Anthropomorphisme sensuel de la Grèce. Suivant lui, en effet, la fin suprême de toutes les religions, comme des autres développements humanitaires, a été la manifestation de trois idées, qui constituent le fond

416, 417, 418, — 452, 453. — « Nous pensons, dit Jouffroy, que jamais le faux ne peut devenir l'opinion d'une époque; ce n'est point de la vérité à l'erreur, et de l'erreur à la vérité que voyage l'esprit humain, mais d'une vérité à une autre, ou, pour mieux dire, d'une face de la vérité à une autre face. » (*Mélang. phil.*, page 43.) — « Le Christianisme, conclut M. Leroux, n'est qu'une secte particulière de la vraie religion, » c'est-à-dire de la religion complète ou absolue (*Encyclopédie nouvelle*, Article CHRISTIANISME).

(1) *Introduction à l'hist. de la Phil.*, 2^e lec., p. 36.

de la nature et de l'histoire: ces trois idées, ou ces trois moments de l'idée absolue, sont l'idée de l'infini, l'idée du fini et l'idée du rapport entre le fini et l'infini. Or, où s'est faite, d'après l'illustre professeur, la révélation de l'infini? C'est dans les régions où dominant, depuis un temps immémorial, le Brahmanisme et le Bouddhisme. L'idée du fini s'est ensuite manifestée dans la Grèce. Enfin l'idée du rapport entre le fini et l'infini a eu pour théâtre l'Europe occidentale. Dans cette révélation générale de la raison divine par le monde et par l'homme, le Sinai, la Palestine et la religion hébraïque n'ont pas même de place visible; ils disparaissent, comme un détail obscur, comme une nuance peu expressive dans le tableau des grandes évolutions de l'idée absolue. Si M. Cousin veut être d'accord avec lui-même, il doit donc avoir pour les écritures pseudo-sacrées de l'Hindoustan et du Thibet plus d'admiration et de respect que pour les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; Vyasa, Bouddha, Homère, Hésiode, Sophocle et Euripide doivent être, à ses yeux, de plus grands prophètes que Moïse et Isaïe.

Absorber le Judaïsme dans une synthèse payenne, voilà donc le but vers lequel M. Cousin est poussé de toute la force des préjugés qui lui ont fait adopter sa méthode syncrétiste, son optimisme historique et le panthéisme idéaliste de Hegel. Ici encore nous devons donc reprocher au chef de l'é-

voile éclectique d'avoir introduit en France, et propagé par l'enseignement, une des tendances les plus funestes du rationalisme germanique. Or, son exemple a trouvé de nombreux imitateurs. Qu'on aille de l'école éclectique à l'école progressiste, aux Saint-Simoniens, aux Fourieristes, aux romanciers des journaux universitaires, etc., toujours et partout on retrouve la même pente au Syncretisme et la même sympathie, ou du moins la même tolérance pour le naturalisme sensuel des cultes idolâtriques. Prenez, par exemple, *l'Histoire des Religions de l'antiquité*, par MM. Creuzer et Guigniaut (1), *le Génie des Religions*, par M. E. Quinet, ou le livre de M. Leroux sur *l'Humanité*; allez au fond des doctrines historiques et théologiques contenues dans ces trois ouvrages, cherchez attentivement l'idé-mère qui a produit ces doctrines; vous ne trouverez pas autre chose que ce syncretisme payen, dont le chef de l'école éclectique a déposé la semence dans tous ses ouvrages les plus célèbres. Or, il ne faut pas croire que la réhabilitation philosophique et historique des cultes payens soit aujourd'hui sans danger; car, si le Rationalisme parvenait à détruire l'influence surnaturelle du Catholicisme, les mœurs païennes et les cultes païens renattraient bientôt sous une forme nouvelle. Le temps n'est pas loin, où l'on a vu des philosophes rétablir les fêtes de

(1) Voyez sur cet ouvrage une note à la fin du volume.

l'idolâtrie la plus abjecte, et substituer solennellement à nos Saints les animaux et les plantes (1). Sans doute, on rougit maintenant de ces honteuses folies; mais on tient toujours profondément aux passions et aux erreurs qui les ont engendrées. Combien de savants, combien de philosophes se font encore payens tous les jours, sous prétexte d'impartialité religieuse (2)! La Mythologie grecque et latine n'exerce plus, à la vérité, sur nos littérateurs et nos artistes, le prestige qu'elle exerçait jadis; mais son esprit et ses formes sensuelles gardent encore dans l'Université un assez grand

(1) Qu'on se rappelle le *Calendrier républicain*!

(2) Cette tendance se manifeste surtout chez les philosophes et les érudits formés, comme M. Cousin, à l'école de Schelling et de Hegel. — Gervinus préfère beaucoup le génie du vieux paganisme germanique à l'esprit du Christianisme. *Geschichte des poetischen National Litteratur*, t. 1, p. 312. — Lassen oppose à l'esprit exclusif et intolérant du Judaïsme le génie tolérant et libéral du paganisme indo-germanique, et il ne cache pas plus sa sympathie pour le second que son antipathie pour le premier (*Jüdische Alterthumskunde*, p. 245). MM. Creuser et Guigniaut, Quinet et Michelet ne vont pas tout à fait aussi loin dans leur admiration pour l'idolâtrie, mais peu s'en faut. — Gibbon n'est pas mort sans postérité; seulement ceux d'entre ses fils qui sont devenus romantiques, optimistes et syncretistes, trouvent le paganisme classique étroit et suranné; à la mythologie des Grecs et des Latins, ils préfèrent les mythologies de l'Orient et du Nord; mais au fond ils gardent toujours rancune à l'Église, pour avoir supplanté ces bonnes vieilles religions, qui étaient si tolérantes et si flexibles.

nombre d'admirateurs fervents. D'ailleurs les mythologies orientales, qu'on essaie de substituer aux fables surannées de l'antiquité classique, ne sont pas moins dangereuses. Sans doute, presque partout le Roman a supplanté la Fable. Mais comment l'a-t-il supplanté? N'est-ce pas en donnant un aliment nouveau, plus piquant, et non moins funeste, aux instincts dépravés qui enfantèrent les superstitions les plus honteuses du Paganisme? Certes, on ne doit pas s'étonner que le Roman ait fait alliance avec une philosophie qui s'efforce de réhabiliter dans l'histoire les formes vieilles de l'esprit payen. Mais, s'il était naturel que ce digne héritier de l'idolâtrie la plus effrénée eût, dans la presse quotidienne, les mêmes organes que le syncrétisme philosophique, ne peut-on pas s'effrayer et s'indigner, quand on voit les défenseurs officiels du monopole et de la tolérance éclectiques exalter, dans des feuilletons infâmes, les *douces vertus* des prostituées, peindre complaisamment à des lecteurs de tout âge et de tout sexe les danses lubriques de la *Reine Bacchante*, initier enfin tous leurs abonnés à des *Mystères* aussi honteux que ces *Mystères* de Cybèle ou de Flore, de Siva ou de Bacchus, dont les syncrétistes anciens et modernes ont osé se faire les apologistes subtils (1)?

(1) Voyez la *Revue critique des Romans contemporains* de M. A. de VALCONSEL, 2 vol. in-8°.

III. — Disons-le sans détour, le principe et le résultat nécessaire de cette trompeuse impartialité, c'est le scepticisme universel en matière de religion. Oui, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, proclamer toutes les religions légitimes et foncièrement bonnes, c'est tenir pour indifférentes les vérités les plus fondamentales de la religion même naturelle; car tous les cultes payens, et la plupart des sectes hérétiques, ont altéré plus ou moins profondément ces vérités. Aussi, pour peu qu'on examine avec attention les textes où M. Cousin insinue ses idées syncrétistes concernant l'histoire religieuse, on reconnaît que le scepticisme en est le point de départ ou la conclusion. Nous nous bornerons à citer ici deux de ces textes; mais il suffiront, je crois, pour justifier notre assertion.

Dans le premier, M. Cousin s'efforce de nous expliquer comment le travail d'une imagination exaltée par le désir devient la source de l'inspiration, de l'inspiration prophétique et du don des miracles; or, dans ce passage comme partout, il se garde bien de faire aucune réserve en faveur du Judaïsme ou même du Christianisme; en un mot, fidèle à ses habitudes, il harmonise les religions les plus contraires, en soumettant pollment toutes ces religions à la même explication sceptique. — « Quand on prie, dit-il, on éprouve non-seulement le besoin, mais l'espoir d'obtenir l'objet qu'on demande. Ajoutez à ces sentiments naturels le travail de l'imagination, vous verrez naître l'ins-

« piration, l'esprit de prophétie et le don des miracles.
« L'homme demande à son Dieu de lui dévoiler l'a-
« venir : en attendant la réponse, il y pense, il la
« médite et il la fait peu à peu lui-même ; il se per-
« suade ainsi qu'elle lui vient de la divinité. *Le voilà*
« *inspiré, le voilà prophète* (1). Par une illusion sem-
« blable, quand on éprouve le vif désir de voir un
« objet absent, l'imagination, éveillée par l'énergie
« de la sensibilité, se met en jeu, et nous offre l'ob-
« jet vers lequel notre âme tout entière aspire, et
« l'on croit voir et toucher le produit de sa propre
« création. *Voilà comme on arrive à s'attribuer le*
« *pouvoir des miracles. C'est une crédulité natu-*

(1) Dites, si vous le voulez : le *voilà qui s'imagine être inspiré, être prophète* ; mais ne confondez pas l'inspiration avec l'illuminaisme ! Une imagination exaltée peut se persuader qu'elle lit dans l'avenir ; mais si elle s'aventure à décrire des événements lointains, et subordonnés à mille conditions incertaines, l'ardeur de ses désirs ne lui donnera pas une clairvoyance surnaturelle. Le désir d'un libérateur, pouvait-il, par exemple, révéler à Isaïe et à Daniel toutes les circonstances principales de la vie du Christ ? — Cf. KERN, *Evidence de la vérité de la Religion chrétienne tirée de l'accomplissement littéral des prophéties, constaté principalement par l'histoire des Juifs et par les découvertes des voyageurs modernes, dans la collection des Démonstrations évangéliques*, publiées par M. Migne, tome XV^e. — HENGSTENBERG, *Christologie des alten Testaments*, 1829. — GLAIRE, *Introduction historique et critique aux Livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, 2^e édition, t. IV, etc.

« relle (1). Le premier corps de prêtres qui a prédit
« l'avenir, qui a révélé les volontés des Dieux, qui
« a enfanté des prodiges, a été *d'abord* dupe de lui-
« même (2). »

Qui n'admirerait combien ces explications sont naturelles ! — Toutefois, si l'on peut ainsi arriver de bonne foi à s'attribuer le pouvoir des miracles, l'illusion doit être bien courte, quand on n'est pas complètement fou ; car on doit être ramené très-vite par l'expérience au sentiment de sa faiblesse. Comment, par exemple, s'imaginer de bonne foi que l'on guérit, presque chaque jour et d'un seul mot, toutes sortes de maladies, lorsqu'en réalité il n'en est rien ? Une imagination exaltée et crédule peut engendrer beaucoup de visions chimériques, tant qu'elle reste dans le domaine subjectif de la rêverie ; mais, comme elle ne change pas les lois de la nature, comme elle ne peut surpasser en puissance la Chirurgie et la Thérapeutique, elle ne rendra jamais ni la vue aux aveugles, ni la vie aux morts. Il est donc impossible qu'elle soit dupe longtemps, quand elle affronte l'épreuve décisive de l'observation extérieure, sur le terrain des

(1) « C'est là une crédulité naturelle ? » — Soit ! Naturelle comme la folie ! Du moins faut-il avouer qu'on n'arrivera jamais ainsi à convaincre des témoins clairvoyants et peu disposés à se laisser convertir. — Cf. LA LUZERNE, *Dissertation sur les Miracles*. — BENEUX, *Certitude des preuves du Christianisme*, etc., etc.

(2) Cours de 1848, p. 92-95.

réalités palpables. Alors elle abdique nécessairement ses vaines prétentions, ou elle se change en fourberie. Si Moïse, Jésus-Christ et les Apôtres n'ont pas fait les miracles qu'ils ont prétendu faire, ils étaient des imposteurs. Quand on refuse de croire aux miracles de l'Ancien et du Nouveau-Testament, bon gré mal gré il faut laisser là les explications optimistes, naturalistes et mythiques, pour en revenir au système de Celse et de Julien, de Voltaire et du Baron d'Holbach. Le mépris de toute religion révélée, voilà donc la conclusion définitive, que tout esprit clairvoyant devra tirer des prémisses posées par le Rationalisme éclectique avec un si grand faste d'impartialité. En voulant absoudre également tous les cultes, on est amené, par une logique inflexible, à les flétrir tous comme chimériques au fond; et loin de les glorifier, on les abaisse sous le niveau d'une commune dégradation.

Du reste, il ne faut point s'étonner que M. Cousin ne distingue pas la vraie religion de tous les faux cultes. Ce qui devrait surprendre, ce serait qu'il n'eût pas confondu ensemble toutes les religions dans une synthèse pyrrhonienne. Le Panthéisme, qui a dominé si longtemps sa pensée, ne détruit-il pas les éléments les plus essentiels du dogme, de la morale et du culte véritables? L'illustre disciple de Schelling et de Hegel devait donc naturellement envelopper dans la même condamnation septique les

rites les plus nécessaires, les plus saints, et les superstitions de l'anthropomorphisme payen. C'est aussi ce qu'il a fait. Par exemple, lorsqu'il nous peint, dans son cours de 1818, l'origine de l'idolâtrie, toute distinction s'efface sous son pinceau entre les conceptions grossières de la mythologie et l'idée pure d'un Dieu personnel, cette idée sans laquelle il n'y a ni culte raisonnable, ni morale efficace. Fidèle au principe fondamental du panthéisme idéaliste, dont le dieu n'est qu'une substance abstraite et indéterminée, M. Cousin considère dans ce livre la notion d'une cause suprême, libre et intentionnelle, terrible pour l'homme coupable, mais bonne et accessible à la pitié, comme le résultat d'une loi psychologique, naturelle sans doute, mais trompeuse. Le rite si légitime, si nécessaire de l'*invocation*, et les efforts extravagants de l'*évocation* théurgique sont aussi présentés par lui comme des conséquences plus ou moins immédiates, mais également inévitables de la conception illusoire d'un dieu personnel. — « Voici, dit-il, à quels termes on peut ramener cette fausse religion (le Paganisme): « Je suis une cause libre; il y a un non-moi qui limite ma liberté, je le crois cause libre, intentionnelle, finale; il peut me servir ou me nuire indépendamment de ma volonté; il m'est donc supérieur. De là résulte une impression de terreur qui se mêle à l'amour..... Sous ce point de vue, j'adopte le vers de Lucrèce, *primus in*

« orbe deos fecit timor (1). » — Et un peu après :
« La racine du Paganisme est dans l'illusion qui
« nous fait apercevoir le non-moi revêtu des formes
« du moi. Poursuivons les conséquences de cette
« illusion : il y a des causes supérieures à moi ; or
« je suis accessible à la pitié ; je puis changer mes
« résolutions, quand je me laisse attendre ; par
« conséquent les causes extérieures, conçues sem-
« blables à moi, pourront aussi m'épargner, si j'é-
« meus leur pitié ; et comme je prie mes semblables
« de changer ceux de leurs desseins qui me sont
« contraires, je puis de même prier les dieux. De
« là l'idée de la prière, sous une forme déterminée,
« à une certaine heure, en certains lieux ; de là les
« rites et les cultes, de là l'invocation. Mais on a vou-
« lu aller, et on est allé plus loin ; les dieux et les
« démons, qui présidaient au mouvement des astres
« et aux phénomènes terrestres, n'étaient pas aper-
« çus par les hommes ; or l'esprit aspire sans cesse
« à percer le phénomène, à se placer face à face
« avec ce qui est caché derrière ; on ne se contente
« donc plus de prier et d'invoquer les dieux ; on
« veut les voir, on les évoque, et de l'invocation on
« passe à l'évocation (2). » — Un peu plus loin en-
« core, M. Cousin insinue que si Platon admettait
« l'invocation des causes externes, c'était seulement dans

(1) Cours de 1818, page 84.

(2) *Ibidem*, pages 84-87.

sa philosophie poétique, qu'il faut bien distinguer de
« sa philosophie rationnelle, cachée et déguisée sous la pre-
« mière (1). Croire à l'utilité de la prière était sans
« doute peu digne d'un penseur aussi profond !

Serait-ce donc pourtant une erreur payenne de
« concevoir Dieu comme une cause libre, intention-
« nelle, qui limite notre liberté, et qui peut nous
« récompenser ou nous punir ? On dirait qu'au ju-
« gement de M. Cousin, la personnalité est une forme
« imparfaite du moi, et que nous ne pouvons l'attri-
« buer à Dieu sans tomber dans une illusion supersti-
« tieuse ! Mais pour éviter l'anthropomorphisme ido-
« lâtrique, faudra-t-il donc admettre, comme les pan-
« théistes, un dieu inaccessible à la pitié et sourd à
« la prière ? L'invocation, si nécessaire au cœur de
« l'homme, est-elle donc inconciliable avec la notion
« essentielle de l'immutabilité divine ? Le philosophe
« doit-il la réprouver comme une observance aussi
« vaine et presque aussi déraisonnable que les tenta-
« tives impuissantes de l'évocation théurgique ? Tel
« paraît être, tel était du moins autrefois l'enseigne-

(1) *Ibidem*, pages 94-95. — C'est sans doute l'influence de
« Schleiernacher qui pousse M. Cousin à cette interprétation
« tout au moins arbitraire de la doctrine platonicienne. Mais les
« travaux plus approfondis dont Platon a été l'objet depuis quel-
« ques années, ont beaucoup discrédité, même en Allemagne, la
« critique téméraire de Schleiernacher. — N'est-il pas étrange
« que M. Cousin, après avoir ainsi exagéré l'hétérodoxie de Platon,
« ait voulu faire de ce philosophe un Père de l'Église ?

ment de M. Cousin (1). Heureusement cette doctrine désolante n'est qu'un tissu de sophismes. Sans doute nous ne devons pas attribuer à Dieu les imperfections et les limites de notre nature ; encore moins devons-nous lui imputer nos passions coupables. Mais tout ce qu'il y a de bon en nous doit se retrouver, sous une forme infiniment supérieure, dans la cause suprême et parfaite. Comme dit admirablement le Psalmiste, il ne saurait être aveugle et sourd, celui qui a fait notre oeil et notre oreille ; il ne saurait être insensible à notre prière, celui qui nous a donné un cœur sensible à la prière du pauvre ! Il y a donc un anthropomorphisme souverainement raisonnable ; et ce n'est pas une illusion payenne d'invoquer Dieu avec confiance. Qu'importe même que, dans l'ardeur de nos demandes, nous employions parfois un langage peu exact au point de vue métaphysique ? Qu'importe que nous paraissions croire en un Dieu mobile, pourvu que la foi à l'immutabilité et à la perfection infinie de l'être suprême soit profondément établie dans nos âmes ? Nous savons que la prière est une cause *secunde*, dont les lois font partie de l'ordre universel, comme les lois de la physique ; et si, après cela,

(1) Le Cours de 1818, dans lequel se trouvent les textes que je viens de citer, a été publié en 1836 par M. A. Garnier, avec l'autorisation de M. Cousin, qui n'a pas cru devoir y rien changer.

nous ne comprenons pas *comment* ses effets variés et successifs peuvent être déterminés par une volonté éternellement immuable et parfaitement simple, il n'y a dans cette énigme rien qui doive ébranler notre espérance ; quelle vérité en effet n'implique pas de semblables mystères ? Chaque jour aussi le soleil semble être emporté d'Orient en Occident, et les astronomes les plus habiles paraissent supposer, dans leur langage habituel, qu'il en est réellement ainsi. Cependant, nous le savons tous, c'est là une apparence trompeuse, et l'astre qui semble marcher incessamment, demeure fixe au foyer des mondes qu'il éclaire, qu'il vivifie, et qui se meuvent autour de lui.

§ II.

Du Mosaïsme.

I. — La vocation du peuple juif avait un double but : — conserver le dépôt de la révélation primitive, — préparer le développement suprême et définitif de cette révélation. — M. Cousin ayant rejeté, comme ses maîtres Schelling et Hegel, toute révélation extérieure, toute intervention extraordinaire de Dieu au sein de l'humanité, il était logiquement inévitable qu'il méconnût le plan suivi par la Providence dans l'élection et dans le gouvernement du peuple hébreu, ainsi que les moyens surnaturels employés pour la réalisation de ce plan divin. Aussi avons-

nous vu qu'il confond toujours cette nation prédestinée dans la foule des nations payennes, et qu'il ne parait admettre aucune différence essentielle entre son culte, son sacerdoce, ses prophètes, et les cultes superstitieux, les prêtres impies, les prophètes trompeurs de la gentilité. Achevons de mettre à nu cette confusion sacrilège.

Quand la pensée d'un Chrétien se tourne vers l'antiquité, elle voit tout d'abord se dresser devant elle les grandes figures de l'Ancien-Testament, Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Esdras, les Machabées. Au contraire, dans la philosophie de l'histoire professée par les maîtres de l'éclectisme, nous ne retrouvons aucun de ces saints personnages que la Providence suscita d'âge en âge au sein du peuple élu, pour conserver la tradition primitive et pour annoncer la venue du Rédempteur universel. Lorsque M. Cousin nous parle de l'antique Orient, sa vue se concentre toujours dans les régions enfermées entre les glaces du pôle et le golfe du Gange, entre les montagnes de la Perse et la mer de la Chine.

Toutefois, comme l'histoire de ces contrées est assez peu connue, ce n'est pas là que M. Cousin va chercher les plus grands hommes des temps anciens; mais ce n'est pas non plus en Judée: il abandonne la Judée aux théologiens. Quant à lui, la seule tradition dont il aime à étudier les maîtres, c'est la tradition classique et payenne des Grecs et des Romains. Il ne suppose pas que les élèves de

l'Université, auxquels il s'adresse, puissent avoir la pensée de considérer l'histoire à un autre point de vue; et comptant, non sans motifs, sur les préjugés de ses auditeurs, il s'écrie: « Quand vous voulez chercher des grands hommes, vous recourez à l'antiquité grecque et romaine. C'est là l'époque de l'histoire que l'on peut appeler l'âge héroïque de l'humanité (1). » Jouffroy attribue de même aux Grecs une mission beaucoup plus élevée que celle de la nation juive. Pour caractériser le rôle des Hellènes dans le développement de l'humanité, il adopte en effet, sans nulle restriction, cette hyperbole enthousiaste de Cicéron: « *Undè humanitas, doctrina, religio, fruges, leges ortæ, atque in omnes terras distributæ.* » — « Si jamais peuple, s'écrie-t-il, fut prédestiné par le ciel pour un destin spécial, et mérita le nom de PEUPLE DE DIEU, ce fut celui-là. Il le fut pendant dix siècles, puisque pendant dix siècles il marcha à la tête de l'humanité, lui frayant une route immortelle; il le fut par-dessus tous ceux qui avaient été choisis auparavant et qui l'ont été après (2). »

Si cette théorie est exacte, comment donc Bossuet a-t-il pu attribuer tant d'importance à ce

(1) *Introd. à l'hist. de la Philos.*, 10^e leçon, page 30.

(2) *Mélanges philosophiques*, p. 81-85. — C'est là, comme nous le verrons, une des erreurs auxquelles la *jeune école eclectique* parait tenir le plus vivement. Je me propose donc de l'examiner plus tard d'une manière approfondie.

petit peuple juif (1), dont le rôle paraît assez insignifiant, quand on s'enferme dans les littératures classiques?—Suivant M. Cousin, c'est là un grave défaut du *Discours sur l'histoire universelle*, et l'historien philosophe doit se garder aujourd'hui d'adopter les vues étroites de l'évêque de Meaux (2).

• La race arabe, dit-il, dont le peuple juif fait par-

(1) Ce petit peuple juif! — Nos philosophes mesurent souvent la valeur des religions à la place qu'elles tiennent dans le temps ou dans l'espace. Pour décider, par exemple, que le Judaïsme doit occuper un rang subalterne au-dessous du Brahmanisme, du Bouddhisme et du Mahométisme, il leur suffit de jeter les yeux sur une mappemonde; et en cela ils sont conséquents. Ne croyez pas néanmoins qu'ils appliquent à toutes les doctrines ce singulier criterium. S'agit-il d'apprécier l'importance des systèmes philosophiques? Tout leur paraît s'effacer devant la Grèce; la Grèce même se réduit à Athènes, et Athènes enfin se résume dans l'Académie, dans le Lycée ou dans le Portique!

(2) Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici des idées particulières de Bossuet, mais de la doctrine historique de l'Église. M. Cousin lui-même le remarque: « L'Église, dit-il, a son histoire de l'humanité que le dogme lui impose; histoire aussi inflexible que le Christianisme lui-même, et qui est la seule histoire universelle orthodoxe qu'au xvii^e siècle un fidèle et un évêque pût proposer à des fidèles. De là, Messieurs, la nécessité du plan de Bossuet. — On a fait honneur au génie de Bossuet de la conception de son livre; non, messieurs, elle n'appartient pas au génie de Bossuet, mais au génie de l'Église. Elle est écrite dans le premier catéchisme, et l'Église l'enseigne aux plus simples d'esprit; toute l'originalité de Bossuet est dans l'exécution. » (*Ibidem*, 11^e leçon, p. 14-15.)

« tie, est une grande race assurément; elle a beau-
« coup remué sur la terre: elle a produit Moïse,
« qui est bien vieux et qui pourtant dure encore;
« elle a donné le Christianisme à l'Europe et plus
« tard à l'Asie Mahomet, et la forte civilisation mu-
« sulmane. Ce ne sont pas là de médiocres présents.
« Mais enfin, quelque belle, quelque grande, quel-
« qu'énergique que soit cette race, elle n'est pas
« seule en ce monde et, comme le temps est venu de
« rapporter la religion même à la civilisation, le temps
« est aussi venu de substituer au peuple juif l'humanité
« entière (1). »

• Il faut substituer au peuple juif l'humanité en-
« tière! — Mais le peuple juif n'avait-il pas reçu
« une mission surnaturelle, qui l'élève au-dessus de
« tous les peuples anciens? N'a-t-il pas été sans cesse
« rappelé à cette mission sublime par des prodiges
« éclatants? N'a-t-il pas été le seul gardien fidèle des
« vérités religieuses profondément altérées par tous
« les autres peuples? La Providence ne l'a-t-elle pas
« constitué dépositaire des espérances universelles?
« N'a-t-il pas été, pour ainsi dire, le prophète du passé
« et de l'avenir, au sein des sociétés payennes? Enfin
« ses traditions ne nous offrent-elles pas une chaîne
« dorée, qu'on chercherait en vain dans les traditions
« de la gentilité, et sans laquelle il est impossible de

(1) *Ibidem*, page 16. — Ou donc M. Cousin a-t-il vu que le peuple juif appartenait à la race arabe?

rattacher les uns aux autres tous les débris épars du symbole primitif ? S'il en est ainsi (et nulle science impartiale ne peut le contester), l'historien n'a pas le droit de méconnaître ces faits ; il ne lui est pas permis de supposer, contrairement aux témoignages les plus certains, que les traditions payennes valent bien les traditions hébraïques ; et il ne peut attribuer à l'humanité entière un rôle qui, d'après l'Histoire comme d'après l'Église, n'a été rempli que par la Synagogue. Voilà néanmoins ce que M. Cousin nous présente comme un droit, — que dis-je ? — comme un devoir de l'historien philosophe !

Sans doute, ni l'historien, ni le philosophe, ni le théologien, ne doivent négliger l'étude des traditions profanes. L'unité dans l'universalité, voilà les deux caractères auxquels doit aspirer sans cesse la science catholique, c'est-à-dire la vraie science. J'accorderai donc volontiers que le cadre du magnifique *Discours sur l'histoire universelle* doit être élargi, puisqu'il n'a pu embrasser tous les éléments historiques dont nous sommes aujourd'hui en possession. Mais si, depuis la mort de Bossuet, l'horizon de l'Histoire s'est agrandi, si nous pouvons espérer qu'il s'agrandira encore, il n'est pas vrai que, pour porter son regard d'aigle sur tous les points de cet horizon, le grand évêque de Meaux dut aujourd'hui changer son point de vue ; il n'est pas vrai qu'il dut considérer la Religion comme un élément partiel et subalterne de la civilisation ; il n'est pas vrai enfin

qu'il dut substituer au peuple juif l'Inde, la Grèce, ou l'humanité entière. On est parvenu à dissiper quelques-uns des nuages qui cachaient, au xviii^e siècle, une grande partie de l'histoire ancienne ; mais la gloire des Grecs n'a rien gagné à ce progrès, et l'on n'a découvert, ni chez eux, ni ailleurs, aucun monument payen qui pût entrer en parallèle avec la Bible, ou qui affaiblît son autorité. Bien plus, dans aucun livre profane on n'a pu nous montrer une vérité religieuse qui manquât aux Hébreux ; et, même en réunissant tout ce que les littératures de l'Orient, de la Grèce et de Rome contiennent de plus pur, on ne ferait pas une collection comparable aux livres sacrés du peuple hébreu (1). On

(1) A ceux qui trouveraient cette assertion exagérée nous rappellerons ces paroles d'un illustre indianiste, qui avait commencé par être *libre penseur*, mais qu'une science profonde fit revenir à la foi ; je veux parler de William Jones, dont l'autorité, en pareille matière, est assurément bien supérieure à celle de M. Cousin. — Je ne puis m'empêcher de dire que la collection d'ouvrages que nous appelons *l'Écriture* par excellence, contient, indépendamment de son origine divine, plus de vrai sublime, plus de beautés réelles, plus de moralité, plus d'histoires importantes et plus de traits sublimes de poésie et d'éloquence qu'on ne pourrait en rassembler dans le même espace, et extraire des livres qui ont été composés dans tous les temps et dans tous les idiomes. Les deux parties qui composent le corps de nos livres saints, sont unies entre elles par un genre de composition qui n'a aucune ressemblance, ni pour la forme, ni pour le style, avec tout ce

sont les législateurs et les sages que l'historien de l'antiquité puisse, sans une injustice flagrante, égarer à Moïse et aux Prophètes? Nous pouvons dénier qu'on nous les montre; et, pour la science comme pour la foi, il demeure incontestable qu'avant notre ère la primauté chronologique, historique, dogmatique et morale, appartient aux traditions sacrées de la Synagogue.

Assurément le peuple hébreu a joué un rôle moins éclatant que plusieurs nations payennes, soit dans l'histoire politique, industrielle et artistique, soit dans l'histoire des sciences philosophiques; et il devait en être ainsi, pour que la supériorité de sa religion ne pût être attribuée à la supériorité naturelle de son intelligence. Mais s'ensuit-il que Moïse, Isaïe ou Daniel doivent occuper, dans la Philosophie de l'histoire, une place subalterne, au-dessous de Platon et d'Aristote? Non, certes. Si la fin suprême de l'homme est de connaître, d'aimer, de servir Dieu sur la terre, pour s'unir éternellement à lui dans un monde meilleur, la religion est la chose la plus importante au point de vue historique, comme

• qu'on peut recueillir de la littérature grecque, indienne, persane, et même arabe. L'antiquité de ces compositions, l'application que l'on peut faire des oracles qu'elles contiennent aux événements qui ont suivi l'époque de leur publication, ne permettent pas de douter qu'elles ne fussent remplies de l'esprit prophétique, et conséquemment inspirées. (WILLIAM JONES, *As. Res.*, t. III, p. 15.)

à tout autre point de vue. Le peuple qui aura le plus contribué à la conservation ou à la propagation de la vérité religieuse méritera donc toujours la première place dans les annales du genre humain et de la vraie civilisation.

Pour nous autres Chrétiens, tout cela est incontestable; car tout cela sort logiquement, clairement des idées que la foi nous donne touchant notre destinée. Mais M. Gousin n'admet pas la doctrine du Christianisme sur le but de la vie humaine, et sur nos rapports avec Dieu. C'est pourquoi la Religion n'est, à ses yeux, qu'un élément inférieur de la civilisation, dont le but suprême est le progrès de l'Ideologie. Le peuple juif n'ayant pas donné au monde un seul idéologue de quelque renom, il ne saurait donc, suivant lui, occuper une place élevée dans la Philosophie de l'histoire. Bien plus, s'il faut en croire le chef de l'école éclectique, le Mossaïsme ne peut aspirer, même dans l'ordre religieux, à un rang très-distingué: il doit être, par exemple, fort inférieur au Bouddhisme, et surtout au Mahométisme. Pour s'en convaincre *à priori*, ne suffit-il pas à un philosophe de comparer les dates de ces divers cultes? « Admettez-vous que la civilisation avance sans cesse? « L'admettez-vous?... Et vous ne pouvez pas ne pas l'admettre (1)! » Donc la religion la plus récente est nécessairement la plus parfaite. Or Moïse

(1) Voir les textes cités précédemment, page 116.

remonte au quinzième siècle avant notre ère, tandis que Çakya-mouni est du septième siècle, ou tout au plus du onzième (1); ajoutez que ce dernier était philosophe, qu'il a été le père d'une multitude innombrable d'écoles philosophiques, et que sa doctrine a obtenu des succès immenses. Cela n'est-il pas péremptoire, pour quiconque admet les prémisses posées par le Rationalisme éclectique?— La forte civilisation musulmane doit avoir une supériorité plus grande encore sur la civilisation hébraïque : comment supposer en effet que *la race arabe* n'ait pas fait d'immenses progrès depuis le quinzième siècle avant notre ère jusqu'au septième après notre ère ?

« Rien ne recule ; tout avance (2). » Donc le Koran est bien supérieur au Pentateuque!

II. — Tels sont les paradoxes impies auxquels M. Cousin devait logiquement aboutir. Reste à voir s'il a reculé devant les conséquences des principes qu'il avait posés. J'avoue qu'il ne les a pas professés explicitement ; mais il a fait pis que s'il eût abaissé le Mosaisme au niveau du Mahométisme : car il a assimilé la religion juive au Spinosisme. Autant valait la comparer au Bouddhisme ! Entre la doctrine de Spinosa et celle de Çakya-mouni, il n'y a guère en effet d'autre différence que celle de la forme (3).

(1) Voyez l'Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien, par E. BEAUCOUR, t. I, Avertissement, p. III.

(2) Intr. à l'Hist. de la Philos., 2^e leçon, p. 56.

(3) D'ailleurs, M. Cousin ne place-t-il pas la révélation de l'Infai

Spinosa, dit-il, Spinosa calomnié, excommunié, persécuté par les Juifs, comme ayant abandonné leur foi, est essentiellement juif et bien plus qu'il ne le croyait lui-même. Le Dieu des Juifs est un Dieu terrible. *Nulle créature vivante n'a de prix à ses yeux, et l'âme de l'homme lui est comme l'herbe des champs et le sang des bêtes de somme* (1)....

dans les régions où dominent le Brahmanisme et le Bouddhisme ? Et ne laisse-t-il pas le Mosaisme dans un coin obscur du tableau dont les religions et les philosophies de l'Inde occupent le centre ? (Voyez l'Introd. à l'Hist. de la Philos.)

(1) Ici M. Cousin renvoie ses lecteurs à l'Écclésiaste ; mais il se garde bien d'indiquer le chapitre et les versets auxquels il semble avoir emprunté ces paroles. Il en était vraiment fort empêché ; car ces paroles ne se trouvent nulle part dans ce livre. M. Cousin dira sans doute, pour s'excuser, qu'il n'a pas prétendu faire une citation textuelle, mais résumer la pensée générale de l'Écclésiaste. Alors, pourquoi ne pas avertir ? Il est certain que les trois quarts des lecteurs s'y méprendront. Du reste, que M. Cousin ait cru citer ou seulement interpréter, il a commis, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, une erreur étrange ; et, la conjecture la plus favorable que nous puissions faire pour atténuer sa faute, c'est qu'il a été trompé par des souvenirs confus. Avec un système d'interprétation exactement pareil à celui que pratique ici l'illustre philosophe, on prouverait que l'Église catholique enseigne le matérialisme, attendu que, dans la belle cérémonie des Cendres, elle adresse aux fidèles ces énergiques paroles : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Si l'on veut connaître la vraie pensée de l'Écclésiaste, qu'on médite le sublime commentaire que Bossuet en a fait dans l'oraison funèbre de la Duchesse d'Orléans.

« Oui, Spinoza est Juif, et quand il priait Jéhovah...
« il le priait sincèrement dans l'esprit de la religion
« judaïque (1). » — Quoi! le Dieu de la Bible, c'est le Dieu de Spinoza! Et quelle idée M. Cousin se fait-il donc du Dieu de l'*Éthique*? Lui-même nous l'explique dans les pages que nous venons de citer : suivant Spinoza, « l'infini ne produit le fini que pour le détruire, sans raison et sans fin (2). » — Et, s'il faut en croire le maître de la philosophie universitaire, l'Ancien-Testament ne nous donne pas de Dieu une autre notion! Jéhovah est une espèce de Saturne, qui dévore ses enfants sans raison et sans fin; nulle créature n'a de prix à ses yeux, et l'âme de l'homme (cette âme qu'il a créée à son image!) lui est comme l'herbe des champs ou le sang des bêtes de somme! Voilà l'affreuse idole que le Christianisme a reçue de la Synagogue! Voilà le Molech que l'Église confond depuis dix-huit siècles avec le Dieu de l'Évangile!

Ah! sans doute, le Dieu des Juifs, qui est aussi le Dieu des Chrétiens, est terrible dans les châtiements qu'il inflige aux hommes pervers. Mais, si sa justice et sa sainteté sont pleines de mystères effrayants, sa bonté, sa miséricorde, sa patience sont également infinies; elles ont aussi des mystères, qui surpassent et déconcertent nos faibles concep-

(1) *Fragm. phil.*, t. II, page 465.

(2) *Ibidem*.

tions. Jéhovah, c'est un père, c'est une mère, c'est un amant passionné, c'est un époux qui poursuit son épouse infidèle, toujours prêt à lui pardonner pourvu qu'elle se repente de ses crimes! Ne sont-ce pas là les images sous lesquelles il se montre dans tous les livres de l'Ancien-Testament? « Israël, « dit Moïse dans son dernier cantique, Israël était « comme un enfant abandonné dans une terre déserte et dans une affreuse solitude. Dieu l'a trouvé, a pris soin de lui, et l'a gardé comme la prunelle de ses yeux. Semblable à un aigle qui veille sur son nid, couve amoureusement ses petits, « étend ses plumes pour les recevoir et les transporte sur ses ailes, le Seigneur a pris soin de son peuple et n'a partagé avec personne sa « tendre sollicitude (1). » — « Une mère, dit Isaïe, « peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans « son sein? Et quand elle l'oublierait, je ne vous « oublierai pas, dit le Seigneur (2). » — Aussi le Psalmiste ne cesse de s'écrier avec enthousiasme : « Rendez grâce au Seigneur, car il est bon, car sa « miséricorde est éternelle! » — « Seigneur, vous « aimez tout ce qui est, dit le livre de la Sagesse, « et vous ne laissez rien de ce que vous avez « fait (3). » Voilà le Dieu de la Bible! Comment

(1) *Deuter.*, ch. XXXII, v. 10 et suivants.

(2) *Isaïe*, ch. XLIX, v. 15.

(3) *Ch. II*, v. 25.